

# Le voyage

À Maxime Du Camp.

I

*Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,*

*L'univers est égal à son vaste appétit.*

*Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !*

*Aux yeux du souvenir que le monde est petit !*

*Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,*

*Le coeur gros de rancune et de désirs amers,*

*Et nous allons, suivant le rythme de la lame,*

*Berçant notre infini sur le fini des mers :*

*Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;*

*D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,*

*Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,*

*La Circé tyrannique aux dangereux parfums.*

*Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent*

*D'espace et de lumière et de cieux embrasés ;*

*La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,*

*Effacent lentement la marque des baisers.*

*Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent*

*Pour partir, coeurs légers, semblables aux ballons,*

*De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,*

*Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !*

*Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,*

*Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,*

*De vastes voluptés, changeantes, inconnues,*

*Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom !*

## *II*

*Nous imitons, horreur ! la toupie et la boule*

*Dans leur valse et leurs bonds ; même dans nos sommeils*

*La Curiosité nous tourmente et nous roule,*

*Comme un Ange cruel qui fouette des soleils.*

*Singulière fortune où le but se déplace,*

*Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où !*

*Où l'homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,*

*Pour trouver le repos court toujours comme un fou !*

*Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie ;*

*Une voix retentit sur le pont : " Ouvre l'oeil ! "*

*Une voix de la hune, ardente et folle, crie .*

*"Amour... gloire... bonheur !" Enfer ! c'est un écueil !*

*Chaque îlot signalé par l'homme de vigie*

*Est un Eldorado promis par le Destin ;*

*L'Imagination qui dresse son orgie*

*Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.*

*Ô le Pauvre amoureux des pays chimériques !*

*Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,*

*Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amérique*

*Dont le mirage rend le gouffre plus amer ?*

*Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,*

*Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis ;*

*Son oeil ensorcelé découvre une Capoue*

*Partout où la chandelle illumine un taudis.*

### *III*

*Etonnants voyageurs ! quelles nobles histoires*

*Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !*

*Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,*

*Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.*

*Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !*

*Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,*

*Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,*

*Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.*

*Dites, qu'avez-vous vu ?*

### *IV*

*" Nous avons vu des astres*

*Et des flots ; nous avons vu des sables aussi ;  
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,  
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.*

*La gloire du soleil sur la mer violette,  
La gloire des cités dans le soleil couchant,  
Allumaient dans nos coeurs une ardeur inquiète  
De plonger dans un ciel au reflet alléchant.*

*Les plus riches cités, les plus grands paysages,  
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux  
De ceux que le hasard fait avec les nuages.  
Et toujours le désir nous rendait soucieux !*

*- La jouissance ajoute au désir de la force.*

*Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,  
Cependant que grossit et durcit ton écorce,*

*Tes branches veulent voir le soleil de plus près !*

*Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace*

*Que le cyprès ? - Pourtant nous avons, avec soin,*

*Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,*

*Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin !*

*Nous avons salué des idoles à trompe ;*

*Des trônes constellés de bijoux lumineux ;*

*Des palais ouvragés dont la féerique pompe*

*Serait pour vos banquiers un rêve ruineux ;*

*" Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse ;*

*Des femmes dont les dents et les ongles sont teints,*

*Et des jongleurs savants que le serpent caresse. "*

*Et puis, et puis encore ?*

*VI*

*" Ô cerveaux enfantins !*

*Pour ne pas oublier la chose capitale,*

*Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,*

*Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,*

*Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché*

*La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,*

*Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût ;*

*L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide,*

*Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout ;*

*Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote ;*

*La fête qu'assaisonne et parfume le sang ;  
Le poison du pouvoir énervant le despote,  
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant ;*

*Plusieurs religions semblables à la nôtre,  
Toutes escaladant le ciel ; la Sainteté,  
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,  
Dans les clous et le crin cherchant la volupté ;*

*L'Humanité bavarde, ivre de son génie,  
Et, folle maintenant comme elle était jadis,  
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie :  
" Ô mon semblable, ô mon maître, je te maudis ! "*

*Et les moins sots, hardis amants de la Démence,  
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,  
Et se réfugiant dans l'opium immense !*

*- Tel est du globe entier l'éternel bulletin. "*

## *VII*

*Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !*

*Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,*

*Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image*

*Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !*

*Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ;*

*Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit*

*Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,*

*Le Temps ! Il est, hélas ! des coureurs sans répit,*

*Comme le Juif errant et comme les apôtres,*

*A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,*

*Pour fuir ce rétiaire infâme : il en est d'autres*

*Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.*

*Lorsque enfin il mettra le pied sur notre échine,*

*Nous pourrons espérer et crier : En avant !*

*De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,*

*Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,*

*Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres*

*Avec le coeur joyeux d'un jeune passager.*

*Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,*

*Qui chantent : " Par ici ! vous qui voulez manger*

*Le Lotus parfumé ! c'est ici qu'on vendange*

*Les fruits miraculeux dont votre coeur a faim ;*

*Venez vous enivrer de la douceur étrange*

*De cette après-midi qui n'a jamais de fin ? "*

*A l'accent familier nous devinons le spectre ;  
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous.  
" Pour rafraîchir ton coeur nage vers ton Electre ! "  
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.*

### *VIII*

*Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !  
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !  
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,  
Nos coeurs que tu connais sont remplis de rayons !  
Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !  
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,  
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?  
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !*

*Charles Baudelaire (1821-1867)*